

LES DONNEES ETHNOLOGIQUES DU CULTE DE L'OURS

par

Jean-Dominique LAJOUX

Résumé : Le culte de l'ours a été pratiqué par la quasi totalité des populations du globe partageant leur territoire avec le plantigrade. En Sibérie, les Ostiaks pratiquent encore aujourd'hui la religion de l'ours. L'animal est le fils de leur dieu suprême mais il est aussi un ancêtre de l'homme, vêtu de son manteau de fourrure. Il vient parfois rendre visite à ses descendants. C'est au cours d'une de ces visites qu'il est tué par les chasseurs qui donnent alors une grande fête en son honneur. Rites, prières, mythes, danses, repas et boissons cérémoniels se succèdent pendant cinq jours à l'issue desquels les ossements de l'animal sont déposés dans un sanctuaire où les âmes des ours morts sauront les retrouver pour se réincarner.

Abstract : The cult of the bear was practiced by almost all the populations of the globe who were sharing their territory with the plantigrade. Today in Siberia, the Ostiaks still practice the religion of the bear. The animal is the son of their supreme god but he is also an ancestor of man, dressed in his coat of fur. He sometimes comes to visit his descendants. It is during one of these visits that he is killed by hunters who then give a big feast in his honor. During five days, rites, prayers, myths, dances, meals and ceremonial drinks follow each other. At the end, the bones of the animal are placed in a sanctuary where the souls of the dead bears will know how to find them to reincarnate themselves.

Dans « l'Homme et l'Ours », publié en 1996, j'ai exposé et tenté l'analyse des relations complexes qui lient l'homme et l'animal depuis l'Antiquité - sinon depuis les temps les plus reculés du Paléolithique - chez tous les peuples qui partagent leur territoire avec les ours de différentes races. A la lumière de ces travaux, l'animal apparaît tout autant un ennemi farouche de l'homme qu'un voisin sans-gêne, glouton et un peu niais. Il s'avère un compagnon prévenant et galant avec les femmes qui manifestent à son approche une peur panique irraisonnable.

Les histoires de chasse sont aussi nombreuses que les chasseurs. L'ours, malgré une férocité et une force légendaire, succombe toujours sous les coups du valeureux chasseur, non sans avoir, par quelques coups de patte, fait passer un ou plusieurs de ses poursuivants dans l'autre monde au cours de la bataille. En revanche, de façon aussi systématique, il n'est pas de groupe ethnique qui ne raconte comment, telle femme ou telle fille, restée imprudemment seule dans un lieu fréquenté par les ours, a été enlevée par un plantigrade amoureux. L'animal emporte sa prise dans son repaire, souvent une caverne, qu'il ferme avec un gros bloc de pierre que lui seul peut déplacer. Durant la captivité, la pauvre fille se familiarise avec son geôlier toujours prévenant, qui passe la plus grande partie de son temps à chercher de la nourriture pour sa prisonnière. Celle-ci, peu à peu, s'habitue à la présence de l'animal, finit par lui trouver du charme et finalement par se laisser séduire. C'est dire qu'après un certain temps de captivité, la femme est mère d'un

enfant, souvent un garçon, dont le corps est couvert de poils et la force, prodigieuse. C'est « Jean de l'Ours », l'homme sauvage des romans de chevalerie du Moyen-Age.

Il existe un nombre considérable de variantes de cette histoire dont l'issue est étroitement liée aux croyances religieuses des peuples qui l'énoncent. Cette issue étant d'autant plus cruelle que l'ours est rare dans le pays, donc peu connu, et la religion dominante intolérante. La pire conclusion menant à la mort de l'ours, de ou des enfants contre-nature et de la femme dont les ébats amoureux avec l'animal sont forcément de nature diabolique. A l'opposé de cette fin tragique, la légende fait de l'enfant de l'ours un héros, un puissant seigneur, riche et foncièrement bon. En Europe occidentale, de nombreuses familles nobles feront état de leur ascendance ursine pour prouver leur puissance et asseoir leur autorité. L'ours figure dans les blasons d'un grand nombre de familles. De nos jours, certains des peuples autochtones de Sibérie se vantent de leur origine ursine dont ils sont très fiers. Dans les régions où l'ours est présent en grand nombre, les histoires d'enlèvement y sont toujours d'actualité et aussi communes que les relations d'accidents de voitures dans nos pays d'Occident.

Les récits concernant ce fait divers, amènent la femme dans les bras de l'ours par accident et non par enlèvement. Celle-ci partie dans la forêt pour cueillir des baies s'égare et se fait surprendre par la nuit. Par chance, elle trouve une tanière d'ours où l'animal est

installé pour dormir. Devant l'embarras de la fille, il lui fait une place et elle se couche près de lui après avoir mangé un morceau de la racine qu'il lui a offert. Or cette racine est la « potion magique » qui provoque le long sommeil hivernal. Ils s'endorment donc tous les deux, et dorment longtemps, longtemps. Au réveil, la femme met au monde l'enfant que l'ours lui a fait pendant la longue nuit. Cet enfant sera un bienfait du ciel pour la famille de sa mère car l'ours est pour le groupe ethnique, où se chante cette histoire, une divinité ou, plus précisément, le fils du dieu suprême. Mais c'est aussi un ancêtre, car ours et homme sont deux aspects d'une seule espèce et l'ours est souvent un ancêtre du groupe auquel il vient de temps à autres rendre visite. Avant de revenir parmi les siens, l'ancêtre prend soin d'endosser son manteau de poils. Il descend généralement de la montagne où résident tous les ancêtres morts. Les eskimos connaissent les mêmes croyances et affirment qu'arrivé dans sa maison, l'ours enlève son manteau (son pelage) et vaque à l'intérieur sous son aspect humain.

La conséquence directe de ces croyances est, d'une part, la vénération profonde que les hommes vouent à cet envoyé de dieu : ils n'osent pas même parler de l'animal surtout pendant l'hibernation, car dans sa tanière l'ours, comme dieu, entend tout dès que la neige couvre le sol. Cependant, s'ils doivent parler de l'animal, ils ne le font qu'à mots couverts, par périphrases, ne prononçant jamais le mot « ours ». Chaque groupe ethnique a ses noms favoris mais les termes de parenté sont les plus répandus. Oncle ou Grand-Père se retrouvent dans le langage de la plupart des peuples, lors des cérémonies durant lesquelles les hommes s'adressent à lui.

En Sibérie occidentale, quelques groupes ethniques pratiquent toujours la religion de l'ours. La période communiste n'a pas totalement éliminé la religion polythéiste originale des habitants de langue finno-ougrienne et cette religion connaît aujourd'hui une forte reviviscence due à un grand besoin de foi religieuse. Mais ce renouveau se manifeste aussi comme une affirmation culturelle, tant vis à vis de l'envahisseur athée venu aujourd'hui exploiter le pétrole dont le sol de leur pays est riche en gisements, que face à l'implantation des grandes villes russes dans ce pays jusqu'alors si difficile d'accès.

A l'autre extrémité de la vaste Sibérie, vivent les Aïnous, qui peuplent aussi l'île japonaise de Hokkaïdo. Ces hommes pratiquent encore aujourd'hui une religion où l'ours tient une place importante, mais la rigueur de leur culte n'a pas aussi bien résisté au temps qu'en Sibérie occidentale. Les séductions de la société de consommation ont fait plus de mal que les interdictions idéologiques chez les ougriens, qui commencent seulement à entrevoir les « paradis » du consumérisme mais sans pouvoir y accéder.

Le culte de l'ours aujourd'hui (1)

Les fêtes de l'ours sont connues par tous les peuples des pays à ours. Elles ne sont célébrées que lorsqu'un animal a été tué. Ce comportement, qui peut paraître paradoxal, conduit les peuples qui

vénèrent l'animal/divinité, à ne marquer leur vénération qu'après l'avoir mis à mort. Ce sacrifice revêt deux aspects opposés :

- l'un, pratiqué par des populations de chasseurs-cueilleurs, consiste à tuer l'animal à la chasse et à organiser ensuite la fête. Cette coutume prévaut toujours chez les Ostiaks de Sibérie, peuples de langue finno-ougrienne ;

- l'autre, pratiqué par des populations d'éleveurs-agriculteurs, consiste à élever pendant environ deux ans, un jeune ourson capturé vivant pour le mettre à mort lors d'un sacrifice rassemblant tous les habitants d'un village. Le jeune ourson ayant été allaité par une jeune femme du village est ensuite nourri dans une cage spéciale, formée de gros madriers et spécialement construite pour cet usage. Dans ces deux pratiques, le chasseur qui a tué l'ours ou le propriétaire qui l'a élevé, jouissent d'un grand prestige et président à tous les événements liés à la fête de l'ours.

Ces deux pratiques ne sont en réalité pas aussi différentes qu'il y paraît au premier examen car si le sacrifice peut avoir lieu n'importe quel jour, puisque l'animal est fermé dans sa cage, la mort d'un ours à la chasse dépend, semble-t-il, de la rencontre du chasseur avec un animal et de l'issue de cette rencontre. Or les chasseurs sont courageux mais pas téméraires, et la chasse à l'ours est plus facile lorsque l'animal hiberne. Le bon chasseur est donc celui qui a trouvé un ours endormi dans son gîte à la fin de l'automne où il pourra, le jour choisi, venir avec d'autres chasseurs, le tuer dans son antre, sans grand risque, même après l'avoir réveillé pour ne pas enfreindre aux bonnes convenances qui réprouvent celui qui tue son adversaire endormi, c'est-à-dire sans défense. Pour les peuples chasseurs, des cérémonies aux rites nombreux suivent obligatoirement la mort de l'animal. Ce sont ces rituels qui constituent la fête de l'ours.

Une religion de l'ours

Un des traits, si ce n'est le trait spécifique de la religion de l'ours, est la résurrection. Le retour à la vie après la mort est si important pour ne pas interrompre une lignée ancêtre/ours/homme qu'il faut prendre de grandes précautions à ne pas casser ou mutiler les os de l'animal qui sont les catalyseurs de cette résurrection. Si l'ancêtre mort vient rendre visite à ses descendants sous la forme de l'ours, l'homme se transforme aussi en ours au moment de sa mort. Les mêmes rites de divination se font sur le cercueil d'un mort et sur les os du plantigrade à l'issue de la fête de l'ours, au moment de l'abandon de l'animal, sensé retourner, dans la suite, dans le monde des ancêtres.

Il n'est pas dit qu'il est envoyé au pays des hommes par son père, le grand Numi-Toorum, pour chercher à connaître les problèmes qui se posent aux hommes sur terre afin d'y porter remède. Cependant les chants, les rites de la fête de l'ours, convergent, dans leur ensemble, pour mener à une telle supposition. On peut même risquer une comparaison qui s'impose avec le christianisme. L'Ours, tel le Christ, descend sur la terre, se sacrifie pour la

pérennité et la prospérité des hommes. Au sacrifice succède la communion sous la forme du festin durant lequel le groupe humain tout entier mange la chair et boit le sang de l'Ours. Enfin il est l'objet de dévotions qui mèneront à sa résurrection.

Il faut savoir en effet, que l'ours commande à tous les animaux et que c'est lui le génie, l'esprit de la chasse. Les marques de déférence à son égard seront le gage de futures chasses fructueuses dont l'homme devra et saura le remercier.

La fête de l'ours

C'est pendant les cinq jours de la fête que les hommes vont adresser leurs doléances à l'ours qui préside à toutes les cérémonies par le truchement de sa tête coupée à laquelle, cependant, tient toujours toute la peau. En effet la tête, posée sur la fourrure repliée tel un coussin, est placée sur un autel, au centre de la pièce où sont récités les mythes, donnés les spectacles et accomplis les rituels. De son autel l'ours voit donc tout ce qui se passe. Il pourra ainsi apprécier et en référer en haut lieu, le moment venu.

On lira plus loin la description succincte d'une fête de l'ours chez les Aïnous de Sakhaline. Cette description montre la complexité et la diversité des rites qui se succèdent jours et nuits. Le nombre et la variété des rites sont moins importants chez les Aïnous que chez les Ostyaks. Le programme de chaque manifestation est réglé en fonction des acteurs qui pourront y participer. Le répertoire des chants mythiques sera établi selon les spécialités des participants. La règle étant cependant de ne négliger aucun des genres mais de choisir les pièces en harmonie avec le répertoire connu des conteurs présents. En conséquence il ne peut donc jamais y avoir deux fêtes tout à fait semblables.

Les mythes chantés tout au long de la fête enseignent la morale, tant à l'homme qu'à l'ours. Les relations de l'homme avec ses semblables et avec l'environnement végétal, animal ou cosmique, sont entièrement soumises à ces règles dictées dans les chants d'ours. Cet enseignement est d'ailleurs prodigué par des esprits intermédiaires et plus précisément par les géants, esprits de la forêt.

Ces règles ne sont probablement pas entièrement transposables pour les Aïnous mais le schéma général de leur fête est le même. Enfin, pour l'ensemble des peuples vénérant l'ours, il n'est pas de dévotion qui ne se terminent par un ou des festins au cours desquels c'est l'ours lui-même qui est mangé. Et tout aussi universellement, il n'est pas de repas d'ours à l'issue desquels les ossements de l'animal ne soient pas précieusement rassemblés et, après divers rituels, déposés dans un lieu sacré. Cet emplacement peut être situé sur le lieu même où l'animal a été tué (un autel est alors construit dans un arbre pour y placer le crâne et les os longs). Il peut aussi se présenter comme une véritable nécropole où les crânes se trouvent par dizaines, sinon par centaines, spécialement chez les Aïnous de Sakhaline, dans un lieu hautement sacré mais pas obligatoirement secret.

Selon la croyance générale, la réincarnation de l'ours ne peut se faire que si les ossements sont

absolument indemnes de toutes cassures, fêlures (2), etc.

Ainsi depuis les temps les plus anciens, la préhistoire peut-être, se sont constitués des « cimetières d'ours » composés d'ossements trophées qu'aucun homme ne songerait à détruire. Une seule exception étant faite contre les ours coupables d'avoir tué un humain mais surtout de l'avoir mangé. Dans ce cas, si l'animal est retrouvé et tué, il sera entièrement brûlé afin qu'aucune possibilité de réincarnation ne lui soit permise. Sa lignée s'arrête là.

C'est en Laponie au XVII^e siècle que se trouvaient, au moment de l'évangélisation, des cimetières d'ours remarquables. Certes les ours n'y étaient pas seuls, ces sites sacrés, nommés « *tiorfuvigardi* », étaient aussi constitués par les crânes et les bois des rennes tués lors des sacrifices ou des chasses. L'étendue et le volume de ces « cimetières » étaient si importants, qu'un homme de la communauté était affecté à leur entretien pour les maintenir propres et accessibles. D'autres cimetières accueilleraient exclusivement les ossements d'ours et certains textes font même état de la localisation de ces cimetières dans des cavernes afin de préserver les ossements des destructions par les charognards de tous genres.

Plus anciennement, il y a deux ou trois millénaires, des tombes collectives, fouillées en Sibérie australe, ont livré des ossements d'ours associés à ceux des hommes. Le site de Sakhtych II, dans la région de la haute Volga, daté du début du quatrième millénaire, a livré un objet en os creux, taillé en forme de phallus, à l'intérieur duquel, comme dans un fourreau, se trouvait un os pénien d'ours, travaillé également (Krajnov, 1982). A noter que pour la majorité des préhistoriens et des ethnologues russes le culte de l'ours, des Pyrénées jusqu'à Sakhaline, du Paléolithique à nos jours, est une évidence qu'ils n'auraient pas même l'idée de discuter. Et l'archéologie a fourni un matériel impressionnant à la littérature sur ce sujet.

Ainsi, arrivé à ce point de notre exposé, il faut se poser la question de la pertinence, pour les sites paléolithiques en Europe, d'un culte de l'ours tour à tour attesté et nié aussi vigoureusement tant par les paléontologues que par les préhistoriens, les ethnologues restant détachés ou discrets en la matière, tout en paraissant acquis à l'existence de ce genre de rites.

Sacrifice de l'ours chez les Aïnous de Sakhaline

Les Aïnous de Sakhaline, comme leurs frères du Hokaido, au Japon, élèvent des oursons capturés dans la forêt et gardent l'animal dans une cage pendant environ deux ans pour le tuer lors d'une grande fête, qui a toujours lieu le soir et en hiver. Le jour qui précède le sacrifice est consacré aux lamentations. Les vieilles femmes se relèvent pour pleurer et soupirer devant la cage de l'ours. Puis, vers le milieu de la nuit, ou le matin de très bonne heure, un orateur adresse un long discours à l'animal, lui rappelle comment on l'a soigné, bien nourri et baigné dans la

rivière ; comment on l'a chauffé et lui a procuré ses aises.

« Et maintenant, dit-il, nous tenons une grande fête en ton honneur. N'aies point de crainte. Nous ne voulons pas te faire de mal. Nous voulons seulement te tuer et t'envoyer vers le dieu de la forêt qui t'aime. Nous allons t'offrir un bon repas, le meilleur que tu aies jamais mangé pendant ton séjour parmi nous et nous pleurerons tous ensemble sur ton sort. L'Aïnou qui te tuera est le meilleur chasseur de nous tous. Le voilà, qui pleure et te demande pardon. Tu ne sentiras presque rien, tant ce sera vite fait. Tu comprends bien que nous ne puissions pas toujours te nourrir. Nous avons assez fait pour toi, c'est maintenant à ton tour de te sacrifier pour nous. Tu demanderas à Dieu de nous envoyer, pour l'hiver, beaucoup de loutres et de martres et pour l'été des phoques et du poisson en abondance. N'oublie pas nos commissions, car nous t'aimions beaucoup et nos enfants ne t'oublieront jamais ».

Quand l'ours a mangé son dernier repas, au milieu de l'émotion générale des participants, les vieilles femmes pleurent à nouveau, tandis que les hommes poussent des cris étouffés. Alors on l'attache avec des courroies, non sans peine et sans danger, on le fait sortir de la cage et le conduit en laisse, ou on le traîne, selon son humeur, trois fois autour de la cage, puis autour de la maison de son maître et enfin autour de la maison de l'orateur. On l'attache ensuite à un arbre, que l'on orne d'« Inaos », bâtons sacrés.

L'orateur recommence une nouvelle harangue qui, parfois, peut durer jusqu'à l'aube :

« Souviens-toi, s'exclame-t-il, souviens-toi. Je te rappelle toute ta vie et les services que nous t'avons rendus. C'est à toi maintenant à remplir ton devoir. N'oublie pas ce que je t'ai demandé. Tu diras aux dieux de nous donner des richesses ; tu leur demanderas que nos chasseurs puissent revenir de la forêt, chargés de fourrures rares et d'animaux bons à manger ; que nos pêcheurs puissent trouver des troupes de phoques sur le rivage et dans la mer et que leurs filets cèdent sous le poids du poisson. Tout notre espoir repose en toi. Les mauvais esprits se rient de nous et trop souvent nous sont hostiles et malveillants, mais ils s'inclineront devant toi. Nous t'avons donné la nourriture, la joie et la santé ; maintenant nous te tuons pour que tu puisses nous envoyer, en retour, la richesse, à nous et à nos enfants ».

L'ours écoute ce discours sans conviction, mais s'agite de plus en plus inquiet. Il tourne lentement

autour de l'arbre et pousse des hurlements lugubres. Au moment où les premiers rayons du soleil éblouissent la scène, un archer lui tire une flèche en plein cœur et, jetant aussitôt son arc au loin, se laisse tomber à terre. Les vieux et les vieilles femmes font de même, pleurant et sanglotant tous. Ils offrent alors à la bête morte un repas de riz et de pommes de terre sauvages et lui parlent en termes émouvants ; la remercient pour ce qu'elle a fait et souffert. Puis l'animal est écorché et on lui coupe la tête et les pattes pour les garder comme des objets sacrés. Suit un banquet pour manger la chair et boire le sang de l'ours. Toutes les personnes présentes reçoivent une ration de sang chaud pendant que l'on fait bouillir la chair car l'usage défend de la rôtir. Comme les restes de l'ours ne doivent pas entrer dans le « to-raf » par la porte et que les demeures des Aïnou, à Sakhaline, n'ont pas de fenêtres, un homme monte sur le toit et en fait descendre par le trou à fumée, la tête, la peau et la chair. C'est à la tête qu'on offre du riz et des pommes de terre avant de placer près d'elle une pipe et du tabac. L'usage exige que l'animal tout entier soit mangé par les convives avant qu'ils ne se séparent.

Le banquet terminé, la tête est portée dans les profondeurs de la forêt où elle est déposée dans une nécropole sacrée, sur un tas de crânes d'ours, reliques blanchies de fêtes identiques, célébrées dans le passé.

Notes

(1). Une importante littérature en anglais traite du culte de l'ours chez les Aïnou, tandis que la mythologie des peuples finno-ougriens a eu les faveurs des philosophes, parfois des anthropologues hongrois qui ont travaillé en Sibérie il y a un siècle et ont publié en allemand. Les chercheurs russes ont aussi beaucoup étudié la langue, les mythes et les croyances depuis une vingtaine d'années, mais exclusivement en russe, avec quelquefois un résumé en anglais du contenu des articles ou des ouvrages. Les publications sur les croyances et les mythes des Eskimos, comme sur celles des Indiens d'Amérique du Nord, sont innombrables et en majorité en anglais. Les recherches sur le même sujet chez les Lapons sont souvent publiées en allemand et en suédois. Une importante bibliographie sur ces thèmes figure dans mon ouvrage auquel on pourra se reporter.

(2). De telles règles sont très contraignantes et aboutissent chez certaines populations de Sibérie, comme les Evenks, à ne pas pouvoir manger les pattes de l'ours autrement qu'en les léchant. Mordre dans la chair et détacher ou désarticuler les phalanges, assure à mort prochaine au festoyeur inconscient qui a commis un tel sacrilège, même par ignorance.

Références

GONDATTI N. (1888). - *Kult medvedje i nrodzev Ssevernoza-padnoj Ssibiri in Izvestija Imperatorskago Obscestvo ljubitele Estestvosnanije*. Antropologija i etnografije pri Moscovskago Universiteta, Moscou, Société Impériale : 91 p. (Texte en russe et en cyrillic)

HALLOWELL A.N. (1926).- *Bear ceremonialism in the northern hemisphere*. Philadelphie, Pennsylvania University : 175 p..

KRAJNOV D.A. (1982).- *Novye isslevojdaniya stojanki Sakhtych II*. In *Kratkie soobsenja*, Institut Arkeologii, 169 : 79-86.

LAJOUX J.D. (1996).- *L'Homme et l'Ours*. Grenoble, Glénat : 225 p.

PAPROTH H.J. (1976).- *Studien über Bärenzeremoniall*. Upsalla, Universitet : 365 p..

SCHEUBE B. (1880).- *Des Bärencultus und die Bärenfesten der Ainos*. Yokohama : 300 p..

J. D. Lajoux
CNRS., Paris, France



Figure 1 : Sibérie occidentale : La plupart des cérémonies religieuses des Ostiacks se déroulent sous le regard de l'Ours, fils du dieu suprême de leur religion. La tête de l'animal, posée sur sa fourrure repliée, est placée sur l'autel devant lequel les prêtres officient. Ses yeux sont appelés étoiles, masqués soit par des boutons, soit par des pièces de monnaie. Ici, la tête de l'animal est enfouie dans des étoffes et des fourrures. Le panier reçoit les offrandes (billets de banque) que déposent les dévots après avoir baisé le front de l'ours au début ou à l'issue de certains rites.



Figure 2 : Sibérie occidentale : Crânes des ours tués par les chasseurs d'une même famille depuis plusieurs générations. Ils sont gardés précieusement dans la « maison sanctuaire » que possède chaque famille. La fourrure de l'animal est encore attachée aux crânes des deux derniers animaux tués.